

Allemand à l'

La fin d'un long désamour

Décomplexés Le dégoût quasi épidermique qui a longtemps prévalu face à la première langue nationale semble s'être largement dissipé parmi les jeunes Romands. Explications d'un retour en grâce.

Geneviève Comby

genevieve.comby@lematindimanche.ch

Les examens de matu dans quelques semaines et, si tout se passe bien, une année sabbatique entre l'Allemagne et l'Angleterre. Elle peaufinera ses connaissances dans la langue de Goethe, pas par obligation, «plutôt par goût», jure Louise, gymnasienne vaudoise de 18 ans: «J'aimerais ensuite m'inscrire dans une filière scientifique, donc l'anglais me sera plus utile.» Mais, l'allemand, elle aime ça. «C'est logique, c'est beau, même si c'est un avis subjectif», sourit-elle.

Une élève mue par un tel enthousiasme, c'est un rêve de prof. Tous les adolescents n'affichent certes pas une mine aussi ravie, mais le dégoût quasi épidermique qui a longtemps prévalu face à l'allemand semble s'être largement dissipé. Alors même qu'en Suisse alémanique, le français perd du terrain face à l'anglais, que des voix s'élèvent pour supprimer son apprentissage à l'école primaire, les Romands sont en passe de reléguer les vieux blocages aux oubliettes. Si elle reste relativement ardue, la maîtrise de l'allemand n'est plus pour la jeune génération la corvée qu'elle fut pour celle de leurs parents.

Les méthodes ont changé bien sûr. L'aride et déprimant «Wir Sprechen Deutsch» apparaît comme un lointain souvenir. Le matériel pédagogique, avec ses CD, ses DVD, rend les cours plus attrayants, confirme Pierre Bickel, professeur au gymnase en filière bilingue dans le canton de Genève: «On insiste plus sur le fait d'être compris et moins sur la perfection grammaticale comme autrefois. Et puis, les préjugés sont tombés face à l'Allemagne, qui est désormais perçue comme le pays du football, de la bière, etc.»

«Même si l'allemand sonne moins bien que l'anglais ou le français, j'aime m'exprimer dans cette langue»

Eloïse, 16 ans,
en 3e année de cycle
à Brigue

Son confrère vaudois, Frédéric Gigon, professeur d'allemand au gymnase du Bignon-Sévelin, à Lausanne, abonde: «Vous croisez aujourd'hui des enfants qui portent le maillot de l'équipe allemande de foot». Mais ce n'est pas tout. «D'autres choses ont contribué à changer l'image de l'Allemagne, poursuit-il. C'est le cas de la musique. Avant, de ce pays, on ne connaissait pratiquement que les «Schlager». Ça me coûte de le dire, mais un groupe comme Tokio Hotel a fait énormément de bien. Leurs chansons ont dédramatisé l'apprentissage de l'allemand et ça nous a aidés.»

Le groupe de métal Rammstein, qui chante en partie en allemand, fait aussi mouche auprès des ados qui n'hésitent plus à demander à leur prof de décortiquer leurs paroles. Quant à la ville de Berlin, elle appartient au cercle restreint des destinations européennes les plus branchées. Voyages d'études, échanges linguistiques, immersion dans le cadre d'une maturité bilingue... la capitale allemande draine des kyrielles d'étudiants qui, de retour, font saliver leurs camarades. Autant d'éléments qui favorisent le retour en grâce d'une langue, certes nationale, mais si prompte à faire couler la sueur et naître le découragement.

Des sketches

«J'ai moi-même grandi dans cette idée que l'allemand était trop difficile à apprendre, se souvient Frédéric Gigon. Je souffrais, j'avais des résultats médiocres et on me faisait comprendre que c'était normal.» Pour lui, le déclic se produit «sur un malentendu», à l'âge de 16 ans. «J'avais un prof qui nous encourageait à parler d'un sujet durant une minute. En jouant le jeu, on pouvait grappiller des points.» Le quadra finira par abandonner tous ses complexes dans les bras d'une petite amie alémanique...

Louise aussi a retourné sa veste. «En arrivant au gymnase, je n'aimais pas trop l'allemand», se souvient-elle. Elle tombe alors



sur ce même Frédéric Gigon qui, devenu prof, ne ménage pas ses efforts pour démontrer qu'il est possible d'apprécier cette branche. «Il nous faisait faire des sketches qu'on écrivait et qu'on jouait ensuite en petits groupes. C'était très amusant», affirme la gymnasienne vaudoise.

Pour apprivoiser l'allemand, le rôle de l'enseignant est souvent prépondérant. Certains développent des activités hybrides, parallèlement au programme classique. Sous l'étiquette *Deutsch macht Spass!*, Frédéric Gigon monte, par exemple, des spectacles avec ses élèves qui écrivent (comme travail de maturité) et jouent une pièce de théâtre. En mars, la troupe DIS44 (pour Deutsch in Sévelin 44), composée d'une dizaine de gymnasien(a)s a donné plusieurs représentations

de «Hopp Schlappy!» «Ce genre de projet permet vraiment de commencer à s'amuser avec l'allemand», assure Daniel Grüter, 19 ans, ancien élève.

D'autres initiatives ludiques essaient, à l'instar des Germanofolies, qui proposent des événements en allemand - des concerts notamment - destinés aux écoliers et gymnasien(a)s romands ainsi qu'à leurs profs, à chaque fois assortis d'un dossier pédagogique à utiliser en classe. «Ils apprennent les paroles et il faut les voir chanter à tue-tête, c'est génial», se réjouit Frédéric Gigon qui fait régulièrement participer ses élèves.

Pour autant, les allergiques au Wortschatz n'ont pas totalement disparu. Dans certains cantons, les gymnasien(a)s ont la possibilité de choisir l'italien comme deuxième langue na-

Symboles Comment l'Allemagne a changé d'image



Jürgen Held / travelstock44.de/Fotofinder

Berlin Destination culturelle et bon marché, la capitale allemande foisonne de projets artistiques, de boutiques et cafés branchés, de squats et de scènes musicales alternatives. Desservie à petits prix par la compagnie aérienne EasyJet, elle draine des flux de jeunes touristes venus mettre à l'épreuve sa réputation d'épicentre européen de la fête et de la branchitude.



Tokio Hotel Le boys band de Magdebourg explose en 2005 et rend les ados hystériques avec des chansons en allemand, telles que «Durch den Monsun». Après avoir inspiré des manuels d'allemand (ci-dessus), le groupe disparaît en 2011 pour réapparaître en 2014 avec un album... en anglais.



Fabrice Coffrini/AFP

'école



Luc Fivaz et Frédéric Gigon, deux professeurs d'allemand convaincus que les élèves peuvent apprendre l'allemand avec plaisir. Ici avec une classe du gymnase du Bugnon-Sévelin, à Lausanne.

Yvain Gehezay

tionale. Les moins motivés peuvent ainsi se délester du fardeau de l'allemand. Cependant, rares sont les vrais irréductibles. «Certains de mes amis me prennent pour un ovni, mais ce n'est de loin pas la majorité», résume Eloïse. A 16 ans, la Valaisanne a choisi de refaire sa 3e année de cycle à Brigue, en immersion, avec six autres francophones.

Filières bilingues

L'offre de filières bilingues s'est élargie. La maturité allemand-français fait le plein partout où elle a été instaurée. A Genève, pour l'année scolaire 2014-15, 139 élèves ont démarqué un tel parcours, soit dans des établissements du canton, soit à travers des séjours dans une région germanophone. Un chiffre qui reste toutefois inférieur à celui de la matu-

rité bilingue anglais-français (273 inscrits). Le Jura et Bâle-Campagne ont, pour leur part, mis sur pied en 2012 une classe mixte, composée de dix élèves romands et dix élèves alémaniques, effectuant deux ans à Bâle, en allemand et deux ans à Porrentruy, en français. «C'est un parcours exigeant, mais dès le début nous n'avons eu aucune peine à trouver des candidats francophones», affirme Olivier Tschopp, chef du service de formation post-obligatoire jurassien.

Avant le grand saut, les échanges plus ponctuels permettent de dédramatiser l'allemand, à entendre Pierre Bickel. Le professeur, également responsable de l'Association romande pour les échanges linguistiques (ARPEL), rappelle qu'«aujourd'hui, les jeunes voyagent plus et sont plus dé-

«J'ai grandi dans cette idée que l'allemand était une langue trop difficile à apprendre»

Frédéric Gigon, professeur d'allemand au gymnase

complexés à l'idée de bouger». C'est de cette manière qu'Eloïse a eu son déclencheur. L'an dernier, elle réalise un échange d'une semaine avec une fille de son âge originaire d'Obwald. «J'ai fait ça sur un coup de tête et j'ai adoré, s'enflamme-t-elle. La rencontre, mais aussi le fait de parler une autre langue, tout était génial. Même si à l'oreille l'allemand sonne moins bien que l'anglais ou le français, j'aime m'exprimer dans cette langue.» Une ardeur qui lui a déjà ouvert une porte, puisqu'elle a déniché une place d'apprentissage. ●



Mannschaft Elle fait partie des équipes dont les petits Suisses aiment désormais porter le maillot lors des grands rendez-vous du ballon rond. Délaissez un style de jeu basé sur la puissance au profit d'un football plus subtil, les joueurs de la Mannschaft suscitent désormais l'enthousiasme tout en s'illustrant régulièrement parmi les meilleurs. En 2014, ils décrochaient la Coupe du monde au Brésil.

Entre primates

Nos singeries

Renata Libal
Journaliste



C'est reparti! Après un an de pause sans muscles bandés, ni cheveux gras en plein écran ni crises de larmes avec zoom sur les pattes d'oiseau, voilà que l'émission de télé-réalité «Koh-Lanta» embraye pour une nouvelle saison. Et ainsi meurent les vendredis soir avec une télévision à pleins tubes et une bande de jeunes vautrés sur les canapés, accrochés sur les dossiers des fauteuils, voire suspendus au lustre. Une bande de babouins vociférants, avec des «allez, go, Jeff! Yessss!» destinés aux hommes presque nus qui s'agissent en haute définition. Etrange face-à-face: à ma droite, le troupeau de singes domestiques; à ma gauche, le troupeau de singes dans leur jungle de pacotille (en Malaisie cette année) sur TF1. Qui crie le plus fort?

J'entrevois, moi, un rapport complètement ambivalent avec «Koh-Lanta». Je dis que je déteste - ce qui fait ricaner ma descendance, qui me demande pourquoi, dans ce cas, je suis sans cesse stationnée devant l'écran. En fait, il s'agit d'une attraction-répulsion totalement addictive et j'en suis à me demander si ce n'est pas justement là que réside le secret de cette audience de près de 6 millions de curieux pour le premier épisode.

D'ordinaire, le vendredi soir se déroule ainsi: je commence par râler sur le ton de: «Non mais, vous n'allez pas de nouveau regarder cette niaiserie?» Puis, par un quelconque miracle de la téléportation, je me retrouve une demi-fesse posée sur un accoudoir (je ne fais que passer). Avec un truc à la main, pour faire alibi, comme par exemple un torchon et une casserole frais lavée (comme je disais: je ne fais que passer). Et me voilà en train de pester contre les travers de l'émission (à haute voix, naturellement, entre primates bagarreurs...). Et pourquoi donc les concurrentes filles se livrent-elles aux épreuves les plus éprouvantes en minibikini, ventre à l'air, alors que les mecs sont couverts d'un bermuda jusqu'aux rotules? Est-ce que cela fait partie du contrat avec la société de production? Un autre aspect qui m'horripile est cette manie des participants de commenter le moindre de leur geste. Par exemple, Marie Anne, une bouteille à la main, va chercher de l'eau. Alors elle regarde la caméra et dit: «Là, j'ai une bouteille et je vais chercher de l'eau.» Comme des sous-titres oraux pour lents d'esprit... Belles idées du téléspectateur! Mais surtout, quel cinéma de psychologie à deux balles ces gens peuvent se faire: et je saigne; et tu m'embrasses; et on se fait la gueule... Ils auraient dû faire acteurs de cinéma muet, tellement ils sont mélodramatiques. Au secours!

À ce stade, mes enfants en ont marre. D'autant qu'ils ont déjà entendu la litanie la saison dernière. Alors ils me rappellent que je n'aime pas «Koh-Lanta» et que la bibliothèque est remplie d'excellents livres, mmmh?

Bon OK, mais si Christophe court le moindre risque de se faire éliminer, vous me prévenez illico!

Style L'objet de la semaine

Compagnon de route

Qui dit changement de saison dit envie de nouveauté et d'évasion. On laisse donc au placard son sac à main de l'hiver, triste et maussade, et on opte pour un sac à franges plein de promesses estivales et gorgé de soleil.

Par Bruna Lacerda

La marque

► La maison Gérard Darel est créée au début des années 1970 par le couple Danièle et Gérard Darel. Elle développe un prêt-à-porter haut de gamme, avec des coupes classiques et des matières de qualité, elle incarne ainsi le style chic et décontracté à la française. La marque possède à son compteur un joli succès international, notamment avec le lancement en 2003, du fameux sac à main «24 Heures». Le phénomène est amplifié par Charlotte Gainsbourg qui le porte sur la campagne publicitaire. Que ce soit auprès des jeunes filles ou de leurs aînées, il a fait l'unanimité et est toujours d'actualité. Cette saison, Gérard Darel s'offre une image trendy en choisissant le duo branché, les Brigitte.



L'objet

► Fabriqué dans un cuir nubuck couleur sable, il a la forme d'un sac à main, se ferme avec une coulisse et possède une bandoulière. Jusque-là rien de nouveau, mais ce qui donne le twist cool à ce sac ce sont ses franges. Ce petit détail titille notre imaginaire et nous donne envie d'évasion... Du soleil, des contrées lointaines et un style de vie nomade. Faites donc ressortir le côté wild qui est en vous! Avec son allure aérienne et nonchalante, ce sac est prêt à embarquer avec vous tous les objets indispensables à votre survie en milieu urbain... Et on sait à quel point ils sont nombreux durant les beaux jours.

Le prix

► Il existe en version mini en daim à 440 fr. ou en PVC à 370 fr. Il faut par contre débourser 585 fr. pour la taille maxi. Les différents modèles sont disponibles en ligne sur le site de la marque ou dans les magasins Globus. Le sac à franges est un tel must, que des versions plus abordables vous feront les yeux doux chez des marques de la grande distribution.